



À g. : avec son mari, le peintre Hugh Weiss, en 1993.

Ci-contre : « Je suis un cheval », par Sabine Weiss, Espagne, 1954.

SABINE WEISS LA PHOTO SENSIBLE

Celle qui avait immortalisé le Paris de l'après-guerre a tiré sa révérence à 97 ans. Portrait d'une femme au regard tendre et humaniste.

Par Aurélie Raya

■ L'an dernier, elle recevait Match dans sa maisonnette en fond de cour du XVI^e arrondissement. Elle s'avouait contente des honneurs reçus, à son âge, le prix Women in Motion, une future rétrospective de son œuvre aux Rencontres d'Arles. C'était dit sans fanfaronnade, Sabine Weiss parlait d'elle sans en faire toute une histoire, ses yeux rieurs accompagnaient une parole simple, vive et piquante. Pourtant, quelle histoire que la sienne ! Enfance suisse auprès d'un père chimiste, découverte de la photo à 12 ans, premiers clichés, diplôme, arrivée à Paris, débuts d'assistante chez le photographe Willy Maywald, dans un studio dépourvu d'eau et d'électricité. C'est l'après-guerre, la joie se mêle au besoin de reconstruire, tout est sujet, la rue offre à chaque recoin une scène, sans que Weiss ne sache bien ce qu'elle cherche, « rien de précis, j'ai commencé enfant, c'était mon métier, ma passion, le contact avec les gens, le laboratoire... », expliquait-elle.

HOMMAGE

Weiss a saisi sans relâche les humains de son temps et leurs occupations, nouveau-nés, marchés aux puces, morgue, des têtes de riches, des tronches de clochards, des petits métiers oubliés, elle enchaînait sans temps de pause pour « Vogue » ou son bon plaisir, quand elle arpentait Paris, la nuit, traquant le baiser furtif, la moue insolite. Espièglerie et dénonciation de la misère. Pas de second degré moqueur, une émotion jamais mièvre émane de ses clichés. « Presque 100 ans de labeur, c'est un témoignage incroyable du changement de notre monde. J'ai redécouvert mes archives il y a peu. Je suis tombée sur ce ramasseur d'oranges en haillons, les gens étaient si pauvres. »

« Un témoignage incroyable du changement de notre monde »

Consécration absolue, trois de ses tirages furent sélectionnées par « oncle Edward » comme elle le surnommait, soit Edward Steichen, pour figurer dans l'exposition légendaire « The Family of Man » (« La famille de l'homme ») en 1955. Elle y figure aux côtés de l'ami Doisneau, de Willy Ronis, deux des représentants du courant humaniste auquel elle a été associée. Weiss n'avait pas souhaité se rendre au vernissage à l'époque : « Je refusais d'inaugurer mes expositions aux États-Unis, c'est mon mari, peintre, qui devait exposer », soutenait-elle. Elle décrivait ainsi son bonheur avec Hugh Weiss : « On s'est adoré pendant cinquante-huit ans, j'étais comblée. J'avais mon mari, la photo, la cuisine. » Si Sabine Weiss a œuvré de la publicité au reportage, sa postérité réside dans ses images prises à la sauvette, fugaces, pour elle. En quelques clics, elle saisissait l'être humain. ■



Alberto Giacometti faisant le portrait de son épouse, Annette, par Sabine Weiss, Paris, 1954.